

ORAISON FUNÈBRE

DE

M^{GR} JOSEPH-MARIE GRAVERAN,

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET LÉON,

PRONONCÉE

DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE QUIMPER,

LE 1^{er} MARS 1855,

PAR

M. L'ABBÉ DE LÉSÉLEUC DE KEROUARA,

Missionnaire apostolique,

CHANOINE HON^o DE SAINT-BRIEUC, RECTEUR DE PLOUGONVEN.



QUIMPER,

TYPOGRAPHIE DE E. BLOT.

**Diocèse de
Quimper & Léon**

Document numérisé en 2015

Erat vir ille simplex, et rectus, ac
timens Deum, et recedens à malo.

Cet homme était simple et droit, et
craignant Dieu, et s'éloignant du mal.

(Job I, 1.)

MONSEIGNEUR, ⁽¹⁾

MES FRÈRES,

Au moment où j'élève la voix, au milieu de vous, et près d'un tel cercueil, ne dois-je pas craindre qu'emprunter à nos Saints Livres des paroles si sobres de louange, ne soit tromper du premier coup votre attente, et manquer ainsi à la tâche que m'impose votre pieuse et juste douleur? Je ne veux pas le dissimuler, cette crainte serait la mienne, si je parlais au milieu d'un autre peuple et devant un autre auditoire. Toutes les agitations que notre siècle a subies, ont si fort ébranlé parmi nous le langage lui-même, qu'il semble qu'on ne dise rien quand on n'exagère pas. Grâce à Dieu, s'il en est ainsi quelque part, ce n'est pas dans l'Eglise, ni parmi le peuple si chrétien de notre pays. Nous goûtons encore la mâle sobriété de l'Écriture; on comprend, on parle encore parmi nous le beau langage que Jésus-Christ nous a donné. Je me sens donc à l'aise pour redire de cette place sacrée, et devant vous, mes

(1) Monseigneur Louis DE GOESBRIAND, Evêque de Burlington en Amérique.

frères, ces paroles qui me semblent peindre d'un trait la sainte âme et le noble cœur de notre Evêque : « Il était simple et droit. » Lui-même, me semble-t-il, si sa belle tête pouvait un instant soulever ce drap mortuaire, accepterait cet éloge, et nous dirait : Je n'ai jamais voulu être que simple et droit.

Au reste, ne nous y trompons pas, ce n'est point à des hommes vulgaires que je trouve ces grandes qualifications appliquées par celui qui me les fournit. Les hommes dont l'Esprit-Saint glorifie la simplicité, en voulant que tous les âges s'en souviennent, ce sont tout d'abord les Patriarches, ces premiers amis de Dieu parmi les enfants des hommes; c'est Jacob, « *Jacob vir simplex* » (a), le père du peuple par excellence, le mystérieux luitteur qu'un ange ne terrasse pas, qui transmet à ses douze fils, et par eux à l'Eglise, le magnifique nom d'Israël. Ce sont tous ceux à qui le Seigneur promet les saintes communications de sa sagesse, « *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* » (b). Mais c'est surtout l'homme des ineffables douleurs, des souffrances sans mesure; l'homme que Satan essaya de vaincre, et qui vainquit Satan par son infatigable patience; l'homme de qui son biographe inspiré dit, même avant le combat, qu'il « *était grand parmi les Orientaux* » (c); l'homme enfin qui, instruisant le monde du haut de ses douleurs, entonna le premier ce chant de l'espérance assurée d'une autre vie, seul capable de nous consoler auprès d'un tombeau : « Je sais que mon Rédempteur vit, et, au dernier jour, je me relèverai de la terre, et mes os se revêtiront encore de ma chair, et dans ma chair je contemplerai mon Dieu » (d).

(a) Gen. xxv. 27. — (b) Prov. xii. 32.

(c) *Eratque vir ille magnus inter omnes orientales.* (Job. I, 3).

(d) *Scio enim quod redemptor meus vivit, et in novissimo die de ter-*

Voilà celui de qui l'Ecriture, répétant trois fois de suite les mêmes expressions, s'est contentée de dire, en le proposant à l'admiration de tous les siècles : « Cet homme était simple et droit, et craignant Dieu, et s'éloignant du mal; *Erat vir ille simplex, et rectus, ac timens Deum et recedens a malo.* »

Mes frères, lorsqu'il y a quelques semaines, je quittai, pour ne plus le voir en ce monde, celui qui nous réunit encore une fois, prêtres et fidèles, autour de son cercueil, j'emportai au fond du cœur une émotion que bien d'autres ont trouvée près de cette couche; et, pendant que je m'éloignais d'ici, je sentis qu'à la douleur que je partageais avec tant de fils de notre Evêque, se joignait un sentiment, non pas nouveau, mais grandi subitement au-delà de toute mesure. J'admirais, mes frères, j'admirais d'une admiration que mon cœur ne pouvait contenir, ce départ d'une grande âme. Il me semblait qu'une de ces vives lumières que Dieu se plaît à faire briller au lit de mort de ses serviteurs, me faisait distinguer, sans incertitude et sans ombres, le trait caractéristique de cette belle figure, qui, depuis plus de trente ans, attirait ma vénération et mon amour. Et, comme aucune parole purement humaine ne pouvait traduire ce que je sentais en moi, celles qui commencent le livre de Job se présentèrent à mon esprit, et ne l'ont plus quitté. Puisque ces paroles résument, à la façon de l'Esprit-Saint, une vie que Dieu agréa en ce monde, et couronne au-delà, il m'était permis de les méditer avec vous sur ce tombeau; et peut-être trouverez-vous avec moi, quand j'aurai rempli ma tâche, que Dieu nous en a donné

ra surrecturus sum, et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum. (Job. xix. 25. 26).

un admirable commentaire, dans la vie et la mort d'ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE EN JÉSUS-CHRIST, MONSEIGNEUR JOSEPH-MARIE GRAVERAN, EVÊQUE DE QUIMPER ET LÉON.

Quand Dieu a marqué de son sceau la dernière page de ce livre qui s'appelle la vie d'un homme, et que remplit, jour par jour, l'œuvre commune de la Providence divine et de notre liberté, il est beau de pouvoir constater du premier coup d'œil qu'une pensée unique s'y développe d'un bout à l'autre. Qu'est-ce donc, quand cette pensée est la plus large, la plus féconde, la plus entièrement divine que Dieu puisse confier ici bas à une âme humaine, la pensée de la gloire de Dieu et du salut des hommes? Embrasser cette pensée avec un reconnaissant amour, lui consacrer successivement les innocentes aspirations de l'enfance, les ardeurs de la jeunesse, l'activité laborieuse de l'âge mûr, la vigueur plus calme et plus rassise des jours où la sagesse divine se réfléchit mieux dans l'âme, à mesure qu'elle s'approche du ciel, c'est fournir, mes frères, comme un fidèle serviteur, une carrière sacerdotale; c'est reproduire, aussi bien que le peut notre misère, les adorables traits du Maître; c'est suivre Jésus-Christ depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, en passant, après lui, par les villes et les champs de la Judée. Étudions avec respect cette vie de prêtre, messieurs, vie de prêtre, pour ainsi dire, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Car Dieu fit à Joseph GRAVERAN cette insigne grâce, de poser au-dessus de son berceau l'auréole sacerdotale. Il était d'une race où la religion de Jésus-Christ a jeté des racines si profondes et si bénies, que nulle part, je crois, la parole bien

connue de Tertullien ne se trouve plus admirablement et plus constamment réalisée; en Bretagne, comme en Irlande, l'âme est, semble-t-il, plus que partout ailleurs, « naturellement chrétienne. » Mais aussi, messieurs, quels admirables docteurs que nos mères! Pendant que la vie de la famille devient presque partout un obstacle à la sérieuse et chrétienne éducation de l'enfance, le foyer breton, sous l'influence d'une bénédiction mystérieuse, a gardé dans son atmosphère je ne sais quoi de chaste, de recueilli, de saintement grave; la pensée de Dieu y règne encore, et son nom y est un nom béni. Combien d'enfants de cette race ont passé par mes mains et par les vôtres? N'est-il pas vrai, messieurs, qu'il y a déjà dans ces âmes de la force chrétienne, une notion chrétienne du devoir, quand ils n'ont pas eu d'autres maîtres que leurs mères? Ah! c'est que nos mères ne savent qu'une seule chose, mais elles la savent bien: parler à leurs enfants du bon Dieu, et parler à Dieu de leurs enfants. Quelle merveille que la sainte milice du sacerdoce se recrute mieux qu'ailleurs, parmi ces âmes si bien gardées après le baptême? C'est à ces races traditionnellement chrétiennes, que me semble s'adresser surtout cette magnifique interpellation du Prince des Apôtres: *Vos autem regale sacerdotium, gens sancta*; (e) « Vous êtes la race « où Dieu veut avoir des saints; il a formé vos têtes pour « la pesante couronne du sacerdoce. » Mes frères, pendant qu'un Evêque, issu de cette grande famille, gardait à son pays natal la foi des anciens jours, qui donc s'en allait enseigner la langue de Jésus-Christ, l'un à la Cochinchine, l'autre à cette jeune et déjà si forte Eglise de l'Amérique du Nord? deux autres Evêques, ses disciples et ses fils.

(e) I. Pet. II. 19.

Pour les soldats que notre race fournit chaque jour à cette grande armée, notre cœur les suit à leur œuvre, mais nous ne les comptons plus.

Que vous dirai-je des lieux si pleins de grandeur, où Dieu voulut que les yeux de notre Evêque s'ouvrirent à la contemplation de ses œuvres? Car ce n'est pas seulement de la transmission sacrée dont il a chargé la famille qu'il se sert pour préparer les âmes de ses élus à le connaître et à le servir. Il appelle encore à jouer un rôle dans cette première éducation, qui saisit l'homme tout entier, les êtres inanimés qui portent, sans le savoir, la magnifique empreinte de ses perfections divines. Eh ! bien, les lieux où naquit et grandit Joseph GRAVERAN, devaient merveilleusement contribuer à donner sa trempe à une âme forte et généreuse.

A l'extrémité occidentale de l'ancien monde, est une presqu'île abrupte, qui, flanquée à distance par les pointes écumeuses du Raz et de St.-Matthieu, s'avance fièrement au-devant des deux mers qui sapent nos rivages de granit. Des hauteurs qui la dominent, vous apercevez d'un seul coup-d'œil, à droite, l'archipel d'Ouessant, avec sa célébrité pleine d'épouvante, et cette terrible ceinture de courants qui ont à peine besoin du secours de la tempête pour tordre et engloutir les navires; à gauche, l'île de Sein, avec ses mystérieux souvenirs de l'époque druidique, et son passage du Raz, que jamais petit ou grand vaisseau n'a franchi, sans appeler la miséricorde divine pour le défendre contre cette espèce de toute-puissance de la mer; devant vous la mer immense, toute pleine de sinistres écueils, dont chacun doit son nom à quelque naufrage; et cependant, mer que des milliers d'hommes affrontent

chaque jour, armés du signe de la croix et de la confiance en Celui qui commande à la mer, de servir les fils des hommes et de « bénir le Seigneur »; d'un côté, la baie de Douarnenez, avec la ligne si gracieuse de ses beaux rivages et la mouvante industrie de ses infatigables pêcheurs; de l'autre, cette rade de Brest, l'un des plus splendides asiles que la main de Dieu ait creusés aux escadres fatiguées de la lutte; sous les pieds de la montagne elle-même, Morgat et ses grottes indescriptibles, où la plus étonnante architecture s'échappait des mains de Dieu au milieu des « jeux de la création » (f); enfin, comme pour clore ce magnifique amphithéâtre, ici, l'antique abbaye de Landévennec, encore tout illuminée de l'éclat que répandit dans notre ciel la pléiade des vieux saints d'Armorique; là, cette autre abbaye de St.-Matthieu, ruines aujourd'hui, hier encore glorieux rendez-vous des grandes vertus et de la grande science. Telle est, mes frères, la presqu'île de Crozon; voilà quelque chose du grand spectacle que Dieu voulut placer sous les yeux de votre Pontife, après qu'il eut appris, à genoux aux pieds de sa mère, à dire : Notre Père, qui êtes aux cieux. En fallait-il autant pour développer dans cette âme, d'ailleurs si merveilleusement douée, le germe de cette vigueur et de cette élévation qui, d'un coup, établissent au-dessus du vulgaire les hommes que Dieu destine à gouverner?

Au reste, souvenez-vous de ce que Dieu fait tous les jours dans un autre ordre, avec ce sang dans les veines, et ces grandes images sous les yeux. Quand vous avez visité les points les plus élevés ou les plus ouverts de nos côtes, il vous est arrivé souvent de rencontrer un homme

(f) *Ludens in orbe terrarum.* (Prov. VIII. 31.)

au maintien simple et grave, au regard clair, au front élevé, d'une physionomie douce à la fois et austère, pleine de calme et de dignité; son vêtement et ses mains calleuses vous disent assez que le travail est sa vie, et pourtant, il regarde silencieusement la mer, immobile sur une pointe de rocher. Si vous l'interrogez, sa réponse sera brève, précise, bienveillante; puis son regard se reportera sur cette longue ligne de l'horizon, où son œil lit distinctement ce que le vôtre ne saurait apercevoir. Que le ciel demeure serein, il restera là jusqu'au soir; mais qu'une roche connue blanchisse au milieu de cette vaste plaine, que les vagues fassent entendre un de ces frémissements que son oreille seule sait percevoir, que le cri aigu des goélands prenne subitement au-dessus de sa tête un certain caractère, cet homme semble avoir reçu un ordre. « Voilà le mauvais temps, » dit-il, sans que son geste ou sa voix trahisse aucune émotion. Et lui que vous avez cru insouciant peut-être, le voilà qui descend d'un pas rapide la pente qui mène sur la grève. Puis vous le voyez reparaitre, assis au gouvernail d'un bateau qui s'élance vers le large; deux ou trois hommes, silencieux comme lui, sont assis sur les bancs. Où va-t-il donc? La nuit s'avance, et le vent gronde; et les flots commencent à se gonfler en mugissant; tout fuit vers le port, lui seul où va-t-il donc? Ah! mes frères, il va, parce que c'est la nuit; il va, parce que c'est la tempête; il va, parce que tout-à-l'heure un navire, peut-être, aura besoin de secours. Il va sans hésiter, parce que c'est son devoir; il va sans calculer l'heure ou le jour de son retour, parce que son devoir dure autant que la tempête. Cet homme ne sait plus qu'il a un père, une mère, une femme, des enfants; il sait qu'il y a souvent des naufrages, et qu'il est pilote.

C'est au milieu de tels hommes et de telles choses que JOSEPH apprit, dès les premiers jours de sa vie, ce que c'est que la vie; lutte courageuse, et constant sacrifice; rude guerre fermement soutenue contre les éléments et contre soi-même; contre les orages du dehors et contre les orages plus implacables du dedans. C'est là que lui fut présenté le problème de sa vocation, problème solennel que Dieu pose à des enfants, et qu'il donne à des enfants la puissance de résoudre. Quel âge avait-il, quand la voix qui réveillait Samuel enfant lui fit entendre son premier appel? Si l'intelligence humaine est de si bonne heure en état de comprendre le langage de Dieu parlant à la conscience, même au milieu de l'entourage ordinaire des hommes, que ne sommes-nous pas autorisés à croire de celui que Dieu avait mis à semblable école, et qui naissait en France en l'an 1793?

Le premier mot de cette voix, douce et pourtant solennelle, fut, comme toujours : *Si vis*, « si tu veux; » si tu veux être mon serviteur, vois ces vaisseaux qui domptent la mer et sont la gloire de leur patrie; vois ces hommes qui croient fortement en Dieu, et se donnent généreusement à leurs frères; il y a là place pour le courage, place pour la forte volonté, place pour la noblesse de cœur et pour le génie. Ces vaisseaux t'obéiront, cette mer sera ta servante, ces hommes iront avec toi, calmes et forts, au-devant de tous les dangers; et tu serviras Dieu comme un vrai chrétien, comme tes pères. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* (g). Mais si tu veux une plus noble carrière, eh! bien, oui, mon fils, je t'en rendrai capable. Il est ici-bas une autre mer, qui est sous tes pieds, et que tu ne sens pas encore; il y a d'autres écueils; il y a d'autres tempêtes; d'autres naufrages, hélas! remplissent

(g) Math. xix. 17.

nuit et jour tous les gouffres de victimes ; et le chemin du port que j'ai si bien montré, ces pauvres navigateurs d'un jour s'en écartent et l'oublient. Si tu veux, tu seras leur guide et leur pilote ; si tu veux, des milliers d'âmes retrouveront par toi le chemin de la patrie ; si tu veux, toi aussi, tu auras ta part dans cette navigation sublime qu'accomplit au milieu des tempêtes, toujours victorieux depuis dix-huit cents ans, le vaisseau sacré qui est mon Église. *Si vis perfectus esse, vade (h) !*

Si tu veux ! Et l'enfant s'en allait sans doute méditant son choix le long de ces grandes côtes. Cinquante ans après, quand nous le voyions trouver tant de bonheur à se perdre seul au milieu des rochers de son enfance ; quand nous le voyions suivre avec tant d'amour le sentier qui côtoie le *Goulet*, ayant à ses pieds les grands vaisseaux qui partent ou arrivent, et sur l'autre bord ces criques sinueuses dont il connaissait tous les détours ; quand nous le voyions, après avoir erré longtemps au milieu de cette grande nature, revenir toujours, le front plus épanoui, avec un plus calme sourire aux lèvres, et plus de paisible joie au fond du cœur ; ah ! mes frères, croirons-nous que cette sainte âme, qui, au lit de mort, souriait à Dieu comme un angélique enfant, n'allait demander à la mer que des impressions poétiques, ou à la solitude des grèves qu'une heure de silence et de repos ? Non, non ; il allait revoir et saluer avec amour les lieux où il avait fait à Dieu sa première promesse, les lieux où, vainqueur dans ces premières luttes de la nature, il avait répondu par ce *Je le veux* que les hommes de sa sorte ne rétractent jamais.

Et voilà donc la pensée de sa vie arrêtée. Il n'y a pas eu

(h) Math. XIX. 21.

appel seulement, il y a eu réponse à cet appel. Qu'il laisse maintenant les riants loisirs de l'enfance, et le toit maternel ; ce sont les jours austères de l'étude qui commencent, et ces « lèvres qui doivent garder la science, » vont commencer à parler la sainte langue de l'Église. Ce qu'il fut dans ces premiers travaux de l'intelligence, je ne vous le dirai pas. Non pas certes que je dédaigne ces naïves gloires du collège, et ces victoires qui ne font que resserrer les liens de la charité fraternelle. Mais il me tarde de vous le montrer affermissant sa marche, à mesure qu'il s'approche du but.

Le siège de Saint-Corentin était alors occupé par un évêque qui possédait à un rare degré le coup-d'œil qui discerne les hommes, et la résolution qui les met promptement à l'œuvre. M. Dombidau de Crouseilhès sut voir au front de JOSEPH le signe d'élection que Dieu semblait y avoir mis. Le jeune lauréat des collèges de Quimper et de Léon, lui parut de la taille de ceux, qui, suivant le précepte de la Sagesse, doivent d'abord « demander la science à tous les trésors de l'antiquité, » *Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens*, et puis « aller doubler leur vigueur au contact des intelligences d'élite, » *in medio magnatorum ministrabit*, enfin, « aller chercher le savoir partout où le savoir a de plus sérieux représentants, » *in terram alienigenarum gentium pertransiet* (i). Notre pays était, peut-être, moins ravagé que beaucoup d'autres ; mais ce n'était pas trop qu'aller recueillir à plus d'une école les débris de ce trésor scientifique que la Révolution avait si cruellement dilapidé.

Il y en avait une surtout qui semblait avoir plus heureusement conservé les grandes traditions de l'enseignement, me-

(i) Eccli. XXXIX. 1.

nant de front, comme au temps de Pascal, l'étude sérieuse de la philosophie et celle des sciences mathématiques, et d'ailleurs, donnant toujours à la raison humaine le seul appui qui l'empêche de chanceler, la foi en Jésus-Christ et la pratique de l'Évangile. Joseph GRAVERAN fut envoyé par son évêque dans la maison du vénérable abbé Liautard.

Si je n'avais ici, mes frères, que de nouveaux succès à vous dire, je passerais encore. Qui ne sait, ici et ailleurs, que partout où un sens éminemment droit, une merveilleuse lucidité, une facilité d'appréhension qui tenait du prodige, pouvaient assurer le premier rang, M. GRAVERAN l'a occupé souvent, et disputé toujours ? Mais un autre fait m'arrête dans cette époque, vraiment décisive, de sa vie. C'était le temps où les sciences mathématiques s'étaient emparées dans l'opinion d'une prédominance que l'on a, depuis longues années, suffisamment qualifiée. Le prestige qui entourait cette branche de nos connaissances était si entraînant, que les esprits les plus distingués désertaient, avant de les avoir entrevues, les autres sciences que Leibnitz et Newton, aussi bien que Pascal, jugeaient inséparables de celles que l'on voudrait nommer exclusivement *exactes*. En ce temps-là, dire à un jeune homme de seize ans : L'École Polytechnique est devant toi, ta place y est marquée, — c'était exercer sur lui une de ces fascinations irrésistibles auxquelles les plus fortes volontés ne se dérobaient pas. Or, cette parole enivrante, on la dit au jeune GRAVERAN, et ceux qui l'ont vu, si modeste et si fort, assis au milieu des mathématiciens dans le salon de la Préfecture Maritime, savent assez si, à seize ans, il pouvait être digne qu'on la lui adressât.

Il faut savoir, mes frères, quel trésor c'est que la vocation sacerdotale, et aussi dans quels « vases fragiles »

nous portons le libre assentiment de notre volonté, pour deviner quelque chose de la lutte dont le cœur de Joseph GRAVERAN dut être alors le théâtre. Cette lutte ne fut pas longue pourtant, et le vigoureux lutteur n'avait pas perdu un seul jour la mâle sérénité de son âme. L'habitude de dominer tous ses mouvements était déjà prise, et, malgré les enivrements de l'imagination, il resta maître de sa volonté et la résolution de son enfance ne fit que se graver plus ineffaçable au plus profond de son cœur. Il sera donc prêtre ! et l'on dirait que cette grande parole, qu'il empruntera plus tard à saint Paul pour la mettre à sa bannière épiscopale, est déjà l'inébranlable appui de sa foi comme le guide de ses œuvres : *Verbum crucis, Dei virtus*; (k) « parole de la croix, force de Dieu. »

Pourtant, avant qu'il montât les derniers degrés qui le séparaient encore de l'autel, il entra dans les desseins de Dieu, qu'il eût pendant quelque temps à sa disposition, l'un des moyens les plus sûrs pour arriver à la connaissance pratique du cœur humain, l'éducation de la jeunesse. Le collège de Léon, dont il était déjà la gloire, avait droit, plus que tout autre, à recueillir les premiers fruits de son intelligente activité ; son évêque l'y envoya en qualité de professeur. Pour vous dire, mes frères, ce que restèrent à ses propres yeux ces années si paisibles, et pourtant si pleines, de sa vie, il ne me faut pas, hélas ! chercher dans de lointains souvenirs. Nous étions là, lorsqu'au mois d'Août dernier, le lendemain de l'un des plus beaux jours de sa vie, occupant sa place d'évêque, il rappelait le temps où il avait été, dans ces mêmes lieux, disciple et maître, et retraçait avec une si visible complaisance l'histoire de toute une génération

(k) 1. Cor. 1. 18.

d'hommes qui ne sont plus, que nous avons aimés, et qu'il était si près d'aller rejoindre ! Vous n'avez pas oublié l'émotion de sa voix, quand il prononça quelques uns de ces noms qui commencent déjà à se ressentir de l'oubli, et je ne sais quel accent de fierté juvénile et touchante avec lequel il parlait des graves études de son cher collège.

C'est que plus d'une cause, mes frères, rendait cette époque particulièrement chère au cœur de notre Évêque. D'abord, c'était l'époque des premiers services que son pays natal reçut de son zèle ; c'était, pour ainsi parler, sa première campagne, et, comme tous les soldats dont la carrière est bien remplie, il se reportait plus facilement et plus volontiers au début. Et puis, c'était le temps où s'étaient formés la plupart de ces liens d'affection, auxquels il demandait quelquefois le seul repos dont il ait voulu sur la terre. Les collègues, les amis, les familles, les enfants même, dont la vue ou le nom évoquait le souvenir de ces années, gardèrent toujours dans son attachement ou sa bienveillance une place de choix. Quand les pères qu'il avait aimés avaient disparu de cette douce ville, qui avait pour lui quelque chose de la maison paternelle, son amitié, moins expansive, je le veux bien, mais plus sérieuse et plus fidèle que pas une autre, se reportait doucement sur les fils, les petits-fils ; et, parmi ceux qui m'entendent, il s'en trouve sûrement plus d'un qui a recueilli près de notre vieil évêque le titre et les droits d'un ancien ami, comme un touchant héritage de son aïeul. Ne voyons pas, mes frères, quelque chose de petit dans ce sentiment profond de la famille ; s'il est encore de notre pays, combien il est près, hélas ! de ne plus être de notre temps !

Cependant, il allait atteindre le terme vers lequel il

marchait depuis son enfance, d'un pas si ferme à la fois et si rapide. Le premier par la vigueur de l'intelligence, pendant qu'il avait reçu dans son pays les leçons de ses premiers maîtres, débris précieux d'une génération qui pouvait connaître les travaux lents et profonds, il resta le premier dans l'école plus nombreuse et plus imposante de Saint-Sulpice. Si les maîtres expérimentés qu'il y trouva, si ceux qui leur ont succédé, ont conservé pour notre jeunesse cette estime particulière que vous savez, n'est-il pas vrai que c'est à notre Évêque et aux hommes de sa sorte que nous sommes redevables de cet honneur ? Celui qui soutenait et confirmait si bien la réputation de la cléricature bretonne, était digne de devenir un de ses guides ; il fut chargé d'enseigner la théologie dogmatique au séminaire de Quimper.

Le noviciat qu'il avait fait au collège de Léon avait dû porter ses fruits ; et d'ailleurs, quel homme fut jamais plus merveilleusement doué des qualités de l'esprit qui font les professeurs habiles ? Avec cette faculté de deviner, pour ainsi dire, les principes des choses ; ce don admirable de simplifier les questions les plus ardues ; ce tact exquis qui lui permettait d'éliminer sûrement ce qui peut être négligé comme accessoire ; avec cette netteté si lumineuse de langage, avec cette puissance incomparable de travail, il avait de quoi égaler les maîtres les plus utiles, de quoi captiver et instruire mieux que personne son jeune et docile auditoire. Le temps des fortes études ne faisait que renaître parmi nous. Après avoir vu toutes ses écoles fermées, tous ses docteurs dispersés, L'Église de Quimper reconstruisait péniblement, comme hélas ! tant d'autres Églises, l'édifice laborieux de l'enseignement ecclésiastique.

M. GRAVERAN eut l'honneur de contribuer au premier rang à cette œuvre si importante; avec quel dévouement, quel bonheur, quel succès, ses élèves sont là pour vous le dire.

Pourtant, Dieu ne voulait pas le laisser longtemps à cette place, et, ce qu'il avait commencé, c'était à d'autres qu'il était réservé de le poursuivre. Un ordre de son évêque vint surprendre le jeune professeur au milieu de ses paisibles travaux, pour l'envoyer au poste le plus difficile; il était nommé Curé de Saint-Louis, à Brest.

J'ai dit que la tâche était difficile. Je n'éprouve, mes frères, aucune répugnance à maintenir, à expliquer aujourd'hui, ce jugement alors si fondé. Il y a loin, Dieu merci, de Brest tel qu'il l'a fait, à Brest tel qu'il l'a reçu; et si, dans ce champ déjà si vaste et qui grandit toujours, il y a place encore pour bien des travaux et bien du zèle, le zèle et les travaux de M. GRAVERAN en ont pourtant singulièrement changé la face, en y creusant les plus glorieux sillons, et nous savons tout ce qu'il a fait, tout ce qu'on a fait après lui, depuis quinze ans, pour continuer son œuvre.

Rappelez-vous tout d'abord qu'il n'y avait pas trente ans que nos temples étaient rouverts. Il n'y avait pas trente ans que ces lois sauvages étaient tombées, qui interdisaient à Dieu de garder à la France le plus beau de ses titres d'honneur, le nom de pays Très-Chrétien. Il n'y avait pas trente ans que les successeurs des apôtres pouvaient en paix, et sans braver les mêmes persécutions qu'à la Chine, obéir à cet ordre si miséricordieux du maître : « Allez, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; apprenez-leur à

garder tout ce que je vous ai commandé » (1). Qu'est-ce que trente ans, mes frères, pour réparer tant de désastres, et relever tant de ruines? Trente ans pour reconstruire, à force d'abnégation et de patience, tout ce qui s'est écroulé sous les coups de ce grand incendie, de cette grande avalanche, de ce grand tremblement de terre, à qui restera par excellence dans l'histoire le nom de Révolution? Mais qu'est-ce surtout que cette période, si courte dans la vie de toutes les cités, pour une ville où les grandes vertus passent et ne s'arrêtent pas; où les générations se succèdent et ne s'enchaînent pas; où les familles se forment et grandissent, mais ne laissent presque jamais dans le sol de profondes et durables racines? Triste condition de nos grandes cités maritimes! Que d'hommes de savoir, de dévouement, de noble cœur, de foi chrétienne aussi, viennent les uns après les autres établir leurs tentes sur ces rivages! Mais, hélas! ce ne sont que des tentes; et quand le vent a soufflé, que la gloire a parlé, que la mort a frappé, il faut reployer à la hâte ces demeures d'un jour; et tous ces cœurs qui commençaient à s'unir pour faire le bien, toutes ces intelligences qui commençaient à mettre en commun leurs trésors, tous ces membres d'une société qui semblait s'établir forte, courageuse, durable; tout cela s'en va, se dispersant aux quatre vents du ciel, comme ces beaux vaisseaux que l'hiver avait rassemblés si nombreux dans le port, mais que le printemps sépare, et jette isolés à tous les points du monde!

D'autre part, la tempête du siècle dernier avait dévasté

(1) Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, docentes eos servare omnia quae unquam praecepi vobis. (Matth. xxviii. 19-20).

plus qu'aucune autre cette malheureuse ville. De toutes les institutions que la piété de jours meilleurs y avait, comme dans tous les pays chrétiens, saintement accumulées, il ne restait presque plus une trace. Couvents bénis, où l'on priait pour le pauvre peuple en instruisant ses enfants; cloîtres où le zèle sans réserve et le savoir sans entraves étaient représentés par d'infatigables apôtres, prêts à porter en tous lieux l'invincible guerre de l'Eglise contre le mal; collège magnifique, où près de mille enfants de notre pays, confiés par la foi de leurs pères aux maîtres les plus dévoués, les plus habiles, les plus saints que le Christianisme ait produits, se préparaient, comme à Quimper, comme à Vannes, à être tout ensemble des serviteurs de Dieu et de leur patrie; — Tout avait disparu, et la population actuelle connaissait à peine les noms anciens et l'ancienne destination de ses plus superbes édifices. Le Brest de Colbert et de Louis XIV grandissait toujours; mais qu'était devenu le Brest que protégeait Saint-Louis et les Sept premiers Saints de la Bretagne?

Cependant, à mesure que le règne de Dieu avait perdu du terrain, celui du prince des ténèbres avait dû s'étendre, et l'on ne se tromperait pas en affirmant que peu de villes, en ce temps-là, étaient plus activement exploitées par les propagateurs de toute mauvaise doctrine. Profitant avec l'habileté qui ne leur fait jamais défaut des conditions tout exceptionnelles de son existence, les agents des grands désordres moraux, plus encore que des grands désordres politiques, n'épargnaient rien pour faire de Brest un des camps les mieux armés de cet esprit qui, pour les hommes de notre âge, est suffisamment caractérisé, quand on l'appelle de son nom le plus simple : l'esprit révolu-

tionnaire. Un fait, alors tout récent, avait mis à nu cette plaie désolante, et permis d'entrevoir la profondeur de l'abîme déjà creusé. Une mission, fameuse à plus d'un titre dans l'histoire de notre temps, avait été (Dieu me garde de l'oublier) une époque de bénédictions fécondes pour bien des âmes, pour bien des familles brestoises. Mais, du côté, si nombreux hélas! de ces hôtes d'un jour qui, appelant avec orgueil cette ville la leur, s'arrogeaient le droit de disposer de son présent et de son avenir, que de clameurs impies, que de scènes coupables, que de criminelles tentatives, à grand peine arrêtées par les efforts du Pouvoir, et par la patiente indignation des honnêtes et vrais habitants!

C'est sur ce terrain, si mobile à la fois et si cruellement agité, que Dieu commandait à son jeune prêtre d'aller porter la paisible ardeur de son action apostolique. Il y alla, calme et fort; fort surtout de sa confiance en Celui qui peut dire, et dit quand il lui plaît, au vent courroucé: « Tais-toi, deviens muet » (m).

Les causes que nous avons dites avaient produit leurs conséquences accoutumées, nécessaires. M. GRAVERAN se trouva d'abord en face d'une désolante ignorance. Ignorance, ai-je dit, et c'est de Brest que je parle! de Brest, ce brillant rendez-vous des corps les plus savants de notre armée; de Brest, où se construisent des vaisseaux, où des centaines d'hommes savent par cœur le cours des astres, où le fer et le bois, l'eau et le feu, la mer et les vents, obéissent à tant et de si habiles maîtres! Oui, sans doute, mes frères, Brest possédait alors, comme il possède aujourd'hui,

(m) Tace, obmutesce. (Marc., iv. 39.)

d'hui, toutes ces sciences dont la matière est l'objet, et bien d'autres encore. Mais, hélas ! que de vides effrayants dans ce cercle des connaissances, que de place pour les ténèbres au milieu de ces imparfaites lumières ; que d'ignorance (gardons le mot) parmi tant de savoir ! Le Catéchisme ! mes frères, voilà ce que la grande ville ne savait plus. Les mères y avaient presque cessé d'enseigner à leurs enfants ce que c'est que Dieu, ce que c'est que l'homme, ce que c'est que ce monde qui passe, et la vie qui nous attend. Et les enfants étaient devenus hommes, oublieux de ces grandes choses, vivant en face de la mer, et ne connaissant plus l'éternité ! M. GRAVERAN se mit à l'œuvre. Les conférences qu'il fit lui-même, soit dans l'église de Saint-Louis, soit dans la chapelle du Refuge, commencèrent un bien qui ne s'arrêtera plus. Son langage élégant, coloré, mais par-dessus tout clair, précis, méthodique ; sa logique nerveuse ; la sûreté de sa doctrine ; la variété surprenante de ses connaissances ; la simplicité d'âme, aussi, de ce vrai prêtre, qui, s'oubliant entièrement lui-même, ne cherchait qu'une seule chose, l'âme de ses auditeurs ; tout cela ne réunit pas seulement autour de lui un auditoire nombreux et attentif ; la lumière se fit, et, jour par jour, on vit s'accroître le nombre des nobles intelligences qui revenaient à Dieu. Quand vous verrez, mes frères, les églises de Brest si pleines, tant d'uniformes dans la vaste enceinte, tant de recueillement et de gravité dans ces beaux auditoires ; quand vous verrez des hommes de tout âge, s'approcher, comme autrefois leurs mères et leurs sœurs, du tribunal de la pénitence, et déposer souvent leur épée pour aller manger le pain des forts ; bénissez Dieu, mes frères, mais souvenez-vous,

c'est justice, de M. GRAVERAN ; car c'est sa douce et patiente main qui a déposé dans cette terre les premiers germes de sa nouvelle moisson.

Un autre résultat qu'il n'était pas moins aisé de constater au milieu de cette population vraiment déshéritée, c'était la perte presque absolue de l'estime, de la considération, du respect, pour le caractère et l'habit sacerdotal. Un langage convenu, dont je n'ai besoin de vous dire ni les sources, ni les échos, faisait du prêtre je ne sais quel être ignorant, grossier, égoïste, intolérant et fourbe. Bien peu de temps suffit pour que, je ne dis pas un petit cercle d'amis, mais le public entier, adoptât de tout autres idées, comme un tout autre langage. Sa réserve et sa modestie n'empêchèrent pas qu'on le vit bientôt savant au milieu des plus savants. Prêt à suivre sur leur propre terrain les interlocuteurs les plus étrangers aux sciences ecclésiastiques, il laissait doucement emprunter une objection contre la foi à cette partie du domaine scientifique qu'il est convenu d'appeler profane, et puis montrait à son auditeur étonné que l'algèbre ou l'astronomie lui étaient aussi familières qu'à personne, et que, si le Livre dicté par l'esprit de Dieu était son livre par excellence, aucun des livres écrits par les hommes ne parlait une langue qui lui fût étrangère.

Maître de l'estime par sa science, il le fut bien autrement par ces qualités du cœur, qui font les saints prêtres. Je ne sais pas, mes frères, l'histoire de ses aumônes ; car il faisait si bien, que lui-même n'en gardait aucun souvenir. Mais je sais que bien des cœurs, et pendant sa vie et surtout depuis sa mort, ont laissé éclater une reconnaissance dont le bon curé, dont le saint évêque, aurait voulu arrêter l'expression, par cet ordre si bien imité de son miséricordieux Maître : *Nemini*

dixeris, (n) « ne le dites à personne. » Je sais surtout (et qui ne le sait pas ?) qu'entré pauvre à son presbytère de Saint-Louis, il en est sorti plus pauvre encore, comme il est venu se coucher pauvre dans le caveau des Évêques de Quimper.

Je ne saurais quitter cette arène où l'athlète de la foi fut si grand et si fort, sans vous le montrer recueillant en une heure de triomphe, non pas la récompense (il la plaçait ailleurs), mais le fruit consolant de ses fatigues et de sa courageuse patience. Malgré les efforts de l'ennemi, la grande mission de Brest avait opéré, vous ai-je dit, un bien véritable. Comme souvenir des bénédictions de Dieu et des premiers pas que beaucoup avaient fait dans une carrière nouvelle, on avait élevé au centre de la ville une croix, le monument chrétien par excellence. Les chrétiens aimaient ce signe à Brest, comme ils l'aiment dans les chemins de la Bretagne, comme ils l'aiment partout. Mais le parti du mal qui avait frémi de rage en le voyant s'élever, n'attendait qu'une occasion pour prendre sa revanche « contre le Seigneur et contre son Christ. » Cette occasion, on la trouva dans je ne sais laquelle de ces violentes secousses, qui, à partir de 1830, firent pendant quelque temps à notre pays une vie si pleine d'angoisse. Paris ne cessait de s'agiter ; il fallut se soulever à Brest, et, faute d'ennemis plus réels, ou peut-être plus désarmés, on résolut de s'en prendre à la croix de mission. Des lettres d'avis circulèrent ; des émissaires se répandirent par la ville ; on osa publier que le Curé donnait les mains à la profanation méditée ; tous les moyens connus d'ameuter le pauvre peuple furent mis en œuvre ; à midi, la grande place de Saint-Louis se couvrit d'une foule immense. Bientôt quelques hommes, armés de haches et de

(n) Marc. I. 44.

cordes, se groupent au pied de la croix, qui semble encore bénir cette troupe aveuglée ; et, au milieu des blasphèmes qui retentissent d'une part, des cris d'improbation qui s'élèvent de l'autre, on applique des échelles, et les préparatifs sacrilèges commencent. Tout-à-coup, l'on entend crier : Place ! place au Curé ! La foule s'ouvre, et M. GRAVERAN s'avance, la tête nue, les cheveux flottant au vent, ses cheveux qui avaient déjà blanchi au service de ce peuple. Arrivé au pied de la croix, il s'agenouille, prie quelque temps en silence, et puis se relève, calme et simple, et pourtant le visage baigné de larmes : « Cette croix, s'écrie-t-il en la tenant embrassée, « cette croix est à vous et à moi ; car c'est vous qui l'avez « plantée, et c'est moi qui la garde. On vous a dit que je con- « sentais à ce qui se prépare. Briser une croix ! mes frères ; « sachez bien qu'aujourd'hui, comme il y a quarante ans, vos « prêtres aiment mieux mourir ! » Quelques mots furent dits à l'oreille du Curé par un de ceux qui s'efforçaient de donner à cette scène lamentable les apparences d'un acte régulier. « Je ne cède qu'à la force ! » dit-il d'une voix ferme, et, baisant une fois encore à genoux le pied de la croix, il pria Dieu d'épargner un crime à sa chère paroisse. — Le calme s'était rétabli dans cette foule ; et ce qui allait être une odieuse profanation, prit au moins les dehors respectueux de la nécessité. La croix, paisiblement enlevée, resta pendant huit jours étendue dans la nef de l'église, entourée des hommages et du respect de la foule. Puis, on lui donna dans le temple une place d'honneur, d'où elle garde encore cette population fidèle. Dix ans après, le souvenir de cette journée devait fournir à M. GRAVERAN ses armoiries épiscopales.

Que ne puis-je, vous dévoilant aujourd'hui tous ces secrets touchants, connus alors de lui seul et de Dieu, et qu'il fallait

arracher l'un après l'autre à ce noble dédain qu'il avait pour les louanges humaines, vous raconter ce que faisait le Curé de Brest à ces heures qui semblaient appartenir au repos ? Où allait-il, lorsque chaque jour, après son repas, il prenait un livre, et suivait la ligne tortueuse des remparts, ou les grands quais de la Corderie, ou les rochers de Porstrein et de Poullical-Lor ? Il allait, mes frères, chercher au bain, parmi le bruit des chaînes et l'inexorable appareil de la vengeance des lois, une de ces pauvres âmes (je pourrais dire des noms étrangement célèbres), qui recevaient de lui des livres, des conseils, des consolations, mais surtout le secret de l'espérance ou le secret du repentir. Il allait au cimetière, à des tombes que lui seul connaissait, à celle d'un homme qu'il avait conforté dans sa prison, et puis absous et embrassé sur l'échafaud, porter à des âmes qui n'avaient pas un souvenir dans ce monde, le souvenir et l'aumône de sa prière. Il allait au Refuge, dans cet asile qu'il avait ouvert à d'autres victimes, arrachées par son zèle aux immondes naufrages du vice ; il y allait encourager l'ineffable charité de ces vierges, qui, à cause de Jésus, s'étaient mises à aimer Magdeleine ; il y allait assurer la persévérance de ces pauvres brebis égarées, qui, la veille, avaient été rapportées au bercail sur les épaules du bon pasteur. — Ah ! mes frères, cette vie, ce cœur, ne sont pas assez connus ! Le seront-ils jamais en ce monde, quoique, plus heureux que moi, quelques-uns d'entre vous aient pu surprendre plus souvent ces demi-mots qui trahissaient son passé et mettaient sur la voie pour deviner ses œuvres ? Mais voyez comme Brest parle de lui, comme Brest en était fier, comme Brest se portait à lui dans le cours de ses visites épiscopales, comme lui aussi ne s'arrachait qu'avec peine du milieu de sa première famille selon Dieu ; et vous compren-

drez que sur son passage, comme sur le passage de Jésus-Christ, bien des « aveugles avaient vu, bien des boiteux « avaient marché, bien des lépreux avaient été purifiés, bien « des pauvres avaient entendu la bonne nouvelle. » (o)

Qu'est-ce, auprès de tout cela, que son attitude si ferme et si sage dans les embarras de la politique ? Et pourtant, là aussi, il nous a laissé de précieux souvenirs. Si les difficultés ne restèrent pas entièrement les mêmes pendant les dix années qu'il devait encore passer à Brest, de 1830 à 1840, on sait assez combien elles furent sérieuses dans le commencement. Cette révolution, dont le caractère se dessinait lentement et sans franchise, créait au clergé en France ; mais spécialement à ceux qui occupaient les postes les plus élevés, une position entourée d'écueils. Ce n'était pas trop de posséder toute la sagesse ; toute la « patience » dans laquelle il est écrit que les apôtres « doivent garder leur âme. » (p) Ce n'était pas trop non plus d'avoir, comme les premiers prédicateurs de l'évangile, cette droiture de cœur et cette force de volonté, qui se traduisent à l'heure solennelle en une grande et simple parole : *Non possumus*. M. GRAVERAN n'eut pas besoin ; Dieu merci, de dire cette parole ; mais il y était toujours prêt. Content, suivant le précepte divin, de faire face à la « difficulté de chaque jour, » il faisait son devoir dans le présent, sans préjuger ni compromettre l'avenir. Les uns admiraient l'esprit ou le bonheur avec lequel il se tirait de situations délicates ; d'autres, plus exigeants ou plus chagrins, trouvaient qu'il n'était pas le lendemain ce qu'il avait été la veille. Pour nous, mes frères, nous le disons du fond du cœur, il nous apparut

(o) *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur... pauperes evangelizantur.* (Matth. xi. 5.)

(p) *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. xxi. 19.)

toujours, là comme ailleurs, éminemment « simple et droit, « et craignant Dieu seul, et s'éloignant du mal. » Et quand, appelé par son titre auprès d'un jeune prince, qu'il voulait respecter, sans devenir courtisan, le Curé de Saint-Louis félicita sa paroisse de posséder dans son sein le petit-fils de celui qui la protège au ciel, ce langage ne nous paraît pas celui de l'habileté politique, mais bien celui d'une dignité vraiment sacerdotale.

Il paraît que dans les régions les plus élevées du pouvoir, on jugea cette dignité toute épiscopale, mes frères; car, un petit nombre d'années après, M. GRAVERAN que l'on n'avait pu connaître qu'à ses œuvres, M. GRAVERAN qui, résistant aux instances des amis de sa jeunesse, évitait de faire à Paris un simple voyage, et de se montrer, suivant son expression « aux lieux où se distribue la renommée, (q) » M. GRAVERAN fut nommé à l'évêché de Quimper par ce pouvoir qu'il n'avait pas voulu encenser.

Le voilà donc assis sur cette chaire de Saint-Corentin, héritier des Rosmadec et des Saint-Luc, et de ces deux prélats si vénérables qui avaient deviné et béni la générosité de ses premiers combats. Au moment où j'arrive à cette dernière transformation de sa vie, une seule pensée m'occupe et m'opprime, mes chers frères, et j'éprouve le besoin de la verser dès à présent de mon cœur dans le vôtre. Ces saintes et redoutables fonctions dont il était si digne; ce fardeau sacré de l'épiscopat que ses épaules ont si généreusement porté; cette vie sans sommeil et sans repos, où les travaux et les soucis du lendemain n'attendent jamais la fin des travaux et des soucis de la veille; voilà (demandez à la science médicale) la cause, la vraie

(q) Or. fun. de M. de Poulpiquet.

cause de sa fin prématurée ! Ne l'a-t-il pas pressenti, cet homme d'abnégation et de sacrifice ? Et, quand il accepta la paternité de ce vaste diocèse; quand il franchit pour la première fois, en bénissant les fidèles et les prêtres, le seuil de cette antique Cathédrale, ne renonça-t-il pas dès lors, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de nous, à l'espoir de vieillir ?

Mais j'ai promis de vous retracer, au moins à grands traits, l'histoire de son épiscopat. En la commençant, je n'éprouve, mes frères, aucun embarras à confesser que les faits qui paraissent grands à tous les yeux, à tous les points de vue, à toutes les distances, n'abonderont pas dans mon récit. Je ne dirai pas comme le grave historien des empereurs de Rome : *Opus aggredior optimum casibus*. Ah ! qu'il vaut mieux, quand il s'agit des histoires domestiques de l'Eglise, et des chroniques de nos familles chrétiennes, pouvoir, comme cet autre historien dont le Saint-Esprit conduisait la plume, raconter en deux mots la vie de nos pontifes, comme il racontait celle des pieux rois de Juda, et dire d'eux, comme d'Asa, de Josias ou de David : « *Fecit quod erat rectum coram domino*, » il a fait ce qui était droit en présence du seigneur ! » Mais s'il n'y a pas, dans cette carrière si pleine, beaucoup de ces journées dont le monde aimerait le bruit et l'éclat, que le nombre est grand de ces jours où la Foi se plaît à reconnaître son empreinte, parce qu'ils sont remplis depuis l'aurore, remplis de persévérance et de travail, remplis au service de Dieu, et dans le patient accomplissement du devoir ! Notre Evêque, à qui Dieu avait donné, plus qu'à tout autre, la précieuse faculté de faire beaucoup en peu de temps, travaillait toujours. Aussi, quelle merveilleuse ex-

actitude dans l'expédition de ces innombrables affaires de toute sorte, qui forme une partie du gouvernement d'un diocèse ! Nous savons assez, nous ses prêtres, qu'il se réservait à lui seul le travail tout entier de sa correspondance. Et pourtant, jamais un jour, souvent pas une heure de retard ; on aurait dit qu'il voulait, non pas seulement nous donner à tous l'exemple du devoir accompli, et promptement accompli en toute chose, mais encore donner à chacun de nous, dès que l'occasion s'en présentait, (je veux oser cette expression), une marque de respect ! Ses lettres n'avaient jamais un mot inutile, mais jamais un mot nécessaire n'y était oublié ; et celui qui avait demandé son avis ou ses ordres, dans une de ces situations embarrassantes dont notre ministère est rempli, recevait sur le champ une réponse tellement claire, tellement précise, qu'il n'y avait plus de place pour le doute et l'hésitation.

Mais le temps du rude travail, de ce travail sans repos ni trêve, qu'une patience, qu'une énergie apostoliques peuvent seules soutenir, c'était celui de la visite pastorale. C'est pendant ces quatre ou cinq mois consécutifs de chaque année, que tout évêque peut bien se parer du titre, si lourd à la nature, si précieux à la Foi, que l'Évêque des évêques préfère à tous les autres : *Servus servorum Dei*, serviteur des serviteurs de Dieu ! Eh ! bien, c'est en portant cette chaîne, sous le poids de laquelle hélas ! nous devons le voir succomber, que notre saint Evêque recueillait dans nos campagnes et nos villes autant de bénédictions qu'il en répandait. Il semblait oublier que c'était la centième journée de son voyage, pour être tout entier à ceux pour qui le jour de son arrivée était la fête

par excellence. Ce n'était pas seulement de l'autel qu'il aimait à parler sa langue au vieux peuple de Saint Paul et de Saint-Corentin, petit avec les petits, simple avec les ignorants, il aimait, en cheminant par les campagnes ou le long des rochers de la côte, à questionner un paysan sur le produit de sa récolte ou son système de culture, un pauvre pêcheur sur le nombre de ses enfants, les ressources de la pêche, et cette vie si dure qu'on mène au bord de notre Océan. Aussi, partout où il a pu s'asseoir et respirer quelques heures au milieu de cette existence si active et si pleine, sur les grèves de Keromnès, dans les champs du Roc'hou, parmi les bois de Pratulo, demandez ce que les enfants et les pauvres ont dit de votre Evêque, quand ils ont appris, à l'Eglise ou à la porte du manoir, que ses chers hôtes ne le recevraient plus.

Qui donc, mes frères, lui avait appris à aimer ainsi ses Bretons, à se plaire au milieu d'eux, à chercher leurs misères pour les adoucir, ou, tout au moins, en prendre sa part ? Ah ! sans doute, Dieu tout d'abord, qui lui avait donné un cœur vraiment sacerdotal, et ce que l'Ecriture appelle si bien « les entrailles de la compassion, les entrailles de la miséricorde (r). » D'autres leçons, pourtant, l'avaient aussi formé dans cette science, leçons dictées du ciel, il est vrai, mais données sur la terre. Il avait vu, tout petit enfant, et puis, quand il venait passer ses heureuses vacances d'écolier dans sa belle presqu'île de Crozon, une pieuse femme faire chaque jour la part des pauvres, à l'heure du repas de famille, et la distribuer de ses mains. Il avait entendu les prières récitées en signe de

(r) *Viscera miserationis.* (Philipp. II. 1.)
Viscera misericordiae (Coloss. III. 12.)

reconnaissance, et comme le paiement anticipé de l'aumône ; et le Catéchisme enseigné aux petits enfants, à la porte du logis, et les bons conseils simplement donnés et simplement reçus. Cette femme lui avait dit aussi que le breton, dans notre vieux pays, c'est la langue de la foi, la langue des traditions patriarcales, la langue enfin de ces deux grandes vertus dont le nom est si humble, Droiture et Simplicité. Vous avez nommé, mes frères, la pieuse mère de M. GRAVERAN. Pour moi qui l'ai connue, et qui lui garde un souvenir de vénération, je croirais arracher à la vie de mon Evêque une de ses plus touchantes pages, si je ne vous rappelais cette simple et digne mémoire. Mais comment cette ville de Quimper saurait-elle l'oublier ? Si vous partagez, mes frères, avec les habitants de Brest, l'insigne bonheur d'avoir trouvé un saint exemple de plus dans l'accomplissement si parfait et si affectueux du plus facile des devoirs, vous fûtes, en outre, les témoins d'un de ces spectacles qu'on ne décrit pas, mais auxquels on n'assiste guères sans verser malgré soi quelques larmes. Vous vîtes, un jour, cette grande porte s'ouvrir devant un cercueil ; votre Evêque suivait, et vint s'agenouiller sur ces dalles, pendant qu'un autre offrait à Dieu la sainte victime. Puis un immense cortège se dirigea vers l'une des sorties de la ville ; votre Evêque marchait le premier, la tête nue, calme et simple dans sa douleur. Il ne revint que lorsqu'il eut rendu à Dieu tout ce qui lui restait de sa mère. Désormais, mes frères, il ne devait plus aimer que nous.

Pardonnez-moi, si ce discours s'étend, je ne veux pas dire au-delà de votre attente, mais au-delà des limites accoutumées. Le souvenir des morts s'efface bien vite, et je voudrais que la sainte mémoire de cet évêcatat vécût toujours au milieu de nous.

Il aimait son pays, mais d'un de ces amours profonds, bien compris de ceux-là seuls qui le sentent comme nous, ou de ceux qui, au milieu de patients services rendus à la Bretagne, ont longtemps respiré l'air que nous respirons. Notre pays est beau, mes frères, les étrangers se sont mis à le dire ; ils aiment la poésie de nos paysages et celle de nos vieilles mœurs. Mais il est chrétien par-dessus tout ; c'est vraiment là sa beauté distinctive, et la pure gloire que notre Evêque voulait à tout prix lui garder. Quand il parlait à ses Bretons de la foi si bien défendue de leurs pères, sa voix épiscopale s'élevait à un ton d'énergique et simple grandeur. Jamais il ne fut plus qu'alors éloquent et vrai dans ses Mandements, solennelles paroles du père de famille qui veulent être entendues de ceux-là même qui sont le plus éloignés de sa présence. Rappelez-vous comme les accents d'un cœur de Breton et de prêtre étaient reconnaissables, quand il présentait dans tout son jour l'immense danger dont notre nom de chrétiens serait menacé, si tous ces cabarets se serraient toujours autour de nos églises, comme les tentes de l'ennemi autour d'une forteresse assiégée ; si notre pays en venait à désertier les graves leçons de l'Evangile, pour les immondes attraites d'un plaisir de barbares. « Peuple breton, s'écriait-il, quand « tu sauras passer sans t'arrêter devant ces tavernes maudites, « tu seras le premier des peuples. Mais si jamais à l'ivresse « de tes dangereux breuvages, tu joignais le breuvage de « l'impiété, malheur ! tu serais une nation intraitable (s). » Une autre fois, le coup d'œil de son jugement si haut et si sûr, et plus encore la connaissance héréditaire qu'il avait de son peuple, lui faisaient apprécier l'importance, puérile à d'autres

(s) Mand. pour le Car. 1846.

yeux, de notre langue, de nos costumes nationaux, de toute cette forme austère et simple du vivre, que nos apôtres ont tracée, et qui garde encore l'empreinte de la foi et du génie des Nobletz et des Maunoir. Il ne voulait pas pour son peuple de cette rupture avec le passé, qui précipite à de si tristes abîmes les générations qui oublient et n'apprennent plus. Écoutez, mes frères, d'autres paroles qui ne sont pas de lui : « Gardez, gardez comme la prune de vos yeux cette vieille langue qui garde votre foi, ces costumes qui ont gardé vos mœurs ! Ils sont le mur que la Providence a placé entre vous et cet esprit moderne qui n'est pas l'esprit de Dieu. » Ce langage est-il bien le même que celui de votre Évêque ? Eh ! bien, l'homme qui le tenait n'a jamais vu la Bretagne ; mais Dieu donne à son regard la puissance de lire au cœur de tous les peuples, parce qu'il est assis sur la chaire auguste à qui tous les peuples obéissent. Pie IX parlait ainsi, le 17 août 1847 à un prêtre breton surpris d'entendre à quatre cents lieues de vous un tel langage, et ce prêtre était celui qui vous parle.

Ces deux saintes âmes se seraient rencontrées sur la terre, si Dieu avait permis que l'un des projets les plus chers au cœur de notre Évêque pût se réaliser. Il voulait avant de mourir, « avant de vieillir, » disait-il, aller saluer la mère et la maîtresse de toutes les églises, et retremper sa foi au tombeau de celui qui, depuis dix-huit cents ans, « confirme ses frères (1). » L'événement qui l'avait forcé d'ajourner d'abord cette espérance, devait aussi l'enlever pour un temps à son cher diocèse, et le placer sur une scène où le jugement que nos cœurs de fils portaient sur lui, se

(1) Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. (Luc. xxii. 32.)

trouva bientôt confirmé par les juges les plus compétents des grands mérites.

La révolution de Février était venue apporter à notre pays si fatigué une agitation nouvelle. Les conditions de l'existence publique furent remises en question, depuis le fondement jusqu'au sommet de l'édifice. Pendant que le pays ému cherchait dans tous les rangs des hommes dignes et capables de le représenter à l'Assemblée constituante, on se dit en Bretagne : Nos premiers représentants à nous, seront des Évêques, parce que seuls ils représentent tout ce que nous sommes. Pour d'autres, on pourrait compter les voix qui les choisirent ; quant à lui, ce fut bien son peuple tout entier qui le supplia d'accepter cette charge. Peu de mots suffiront pour dire comment il la porta. Il ne voulait point se montrer à la tribune ; sa tribune à lui était ailleurs ; il lui semblait que son unique devoir, au milieu des agitations de la politique, était de réaliser cette parole du Maître : « *Vos estis lux mundi.* » (u) « Vous êtes la lumière du monde. » Une fois pourtant il rompit le silence qu'il s'était imposé. Il crut, à tort peut-être, que la Compagnie de Jésus était attaquée ; se taire lui eût semblé manquer de courage, et presque trahir l'opinion si connue de l'Eglise ; il tint à honneur de protester de sa haute estime pour ces généreux soldats. Ainsi donc, un simple discours de quelques lignes, mais un acte de courageuse dignité, voilà son histoire comme orateur politique. Son rôle était tout autre.

Dieu voulait, nous voulions un Évêque à l'Assemblée ; jamais personne ne fut plus noblement, plus saintement, plus simplement Évêque. Évêque sur son banc de législateur,

(u) Matth. v. 14.

Évêque au milieu de ces orages dont quelques-uns furent d'épouvantables et sanglantes tempêtes, Évêque dans les débats plus calmes et plus graves des commissions, où l'on vous dira que d'anciens adversaires de l'Église admirèrent souvent la douceur et l'éclat de cette « lumière ; » digne frère de cet autre Évêque, son ami de séminaire, qui eut la gloire et le bonheur de « donner sa vie pour son troupeau. » (v) Il semblait que Dieu eût destiné notre saint Pontife à renouveler partout le respect du sacerdoce, obscurci par l'ignorance ou par l'oubli, et cette fois à empêcher que la France perdit trop tôt le souvenir de ces grandes figures d'Évêques, sur lesquelles les peuples ont besoin de trouver la douce et majestueuse empreinte de la paternité de Dieu.

En ai-je trop dit, mes frères ? Et quand je vous montre le si modeste Évêque de Quimper attirant sur lui les regards de l'Assemblée constituante, occupant, presque à son insu, un rang si élevé dans l'estime et le respect de tous ; quand j'ose affirmer que tant d'hommes d'opinions et de croyances opposées le distinguèrent, ne me laissai-je point entraîner à quelque-une de ces illusions qui dictent souvent les jugements de famille, illusions que le cœur aime, mais dont la raison plus exigeante repousse le prestige ? Mes frères, je croirais manquer de respect à cette mémoire, s'il m'échappait une parole de louange où la simple vérité cédât sa place à l'exagération. Mais c'est vous-même, saint Évêque, qui me fournissez la preuve de ce que j'avance. C'est vous qui, droit et sincère, autant que dédaigneux des gloires humaines, n'avez pu nous refuser cette partie de votre histoire, quand, à votre retour, nous faisions, dans l'intimité, violence à votre modestie. Vous

(v) *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Joan. xi. 11.)*

nous redisiez la mort si saintement glorieuse de l'Archevêque de Paris, et le deuil de cette grande journée, et les conseils tenus près de cette chaire vacante. Vous nous dites aussi quel nom arrêta sérieusement les plus graves suffrages, et ce nom était le vôtre. Ainsi, gouverner la plus importante des Églises de France, occuper après tant d'illustres Pontifes le siège de saint Denis, représenter la royauté de Jésus-Christ aux lieux où se règlent souvent les destinées du monde, vous en fûtes jugé digne. Saint Évêque, vous nous l'avez dit ; et maintenant, c'est notre droit de dire à votre honneur, à la gloire de Dieu, toute la vérité.

Quand il revint de Paris, après une longue année d'absence, il dit que sa tâche politique était remplie, et que désormais il ne croyait plus que les intérêts de l'Église lui commandassent autre chose que de reprendre le paisible gouvernement de son diocèse ; et nous, fiers, comme des fils bien nés, d'avoir prêté à la cause commune les grandes qualités de notre Évêque, nous fûmes heureux de l'assurance qu'il ne nous quitterait plus. Cinq années des graves travaux qu'il avait repris, s'écoulèrent bien vite ; vite pour lui qui les remplit si bien, vite pour nous aussi qui aimions à être conduits par cette main si douce et si sage. Deux autres assemblées vinrent bientôt, en multipliant ses fatigues, mettre dans un nouveau jour les vertus de son cœur et les trésors de sa belle intelligence. Cette fois, c'était l'Église toute seule qui siégeait dans la majestueuse gravité de sa législature pacifique. Au lieu des entraves nouvelles qu'elle avait pu craindre, c'était un peu plus de liberté que la Providence lui apportait, faisant ainsi servir à ses desseins les agitations des royaumes de la terre. La France vit se rouvrir l'ère de ses conciles ; et, peu de temps après, Quimper put saluer encore ses belles

assemblées synodales. Au milieu des Evêques de la Province, comme à la tête de ses six cents Prêtres, ce fut toujours le même homme, simple et droit, douce et paisible lumière, cherchant en conscience le vrai chemin, y entrant avec nous d'un pas ferme et sûr. Quel souvenir, Messieurs, que celui de ce Synode ! N'est-il pas vrai que chacun de vous se retira d'ici plus fier de son Evêque, et pénétré pour lui d'un respect plus filial, tant il vous avait montré de mansuétude et de science ? Il voulait de sa volonté calme et forte apporter généreusement sa part au saint édifice de la discipline ; et nous l'avons vu placer quelques-unes de ces pierres d'attente, autour desquelles, hélas ! il ne lui était pas réservé de bâtir.

Qu'il me soit permis de vous rappeler parmi les œuvres que lui inspira sa vigilante sollicitude, l'une de celles qui mirent le plus vivement en lumière la connaissance vraiment pratique que Dieu lui donnait, et des besoins de son temps, et des ressources de son pays. Une loi nouvelle, améliorant la condition qui était faite parmi nous à la plus humble éducation de l'enfance, avait rendu cet obscur dévouement accessible au zèle du clergé. Notre Evêque ne perdit pas un moment. A sa voix, bon nombre de jeunes prêtres se rendirent courageusement à ce poste d'abnégation et de patience, que Jésus-Christ réclamait pour lui-même, avant de l'assigner à son Eglise, quand il disait avec tant d'amour : « Laissez venir à moi les petits enfants (x). » Ainsi, grâce à lui, notre pays, où toutes les formes du dévouement sacerdotal sont héréditaires, notre pays verra encore des prêtres enseigner aux enfants de nos campagnes à servir Dieu, en même temps qu'à vivre dans le monde ; le Catéchisme dominera, comme il lui

appartient, tous les livres écrits de main d'homme ; et parmi ces enfants, vraiment bénis de Dieu, où le recrutement du sanctuaire est si facile, les hommes que Dieu chargé du gouvernement des âmes pourront discerner de bonne heure ceux que Dieu choisit et appelle, arrêter à temps un déclassement plein de dangers, et garder quelques années de plus dans la chaste paix de la famille, ceux qui semblent destinés à la charge du sacerdoce. Mes frères, la génération présente honore dans notre Evêque le sage législateur qui fit les Statuts de Quimper et rendit à notre fidélité son antique liturgie ; si nous savons, comme il l'espérait de nous, comprendre et accomplir cette mission magnifique de l'apostolat des écoles, l'avenir bénira son nom, parce qu'il aura sauvé la foi de l'avenir.

Et l'an dernier, quand il voulut consacrer d'une façon spéciale et solennelle son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus, sa piété, si profonde et si bretonne, ne fut-elle pas inspirée par un de ces souvenirs, que ceux-là seuls ne connaissent pas, pour qui les sublimes résistances de la Foi dans notre pays sont une histoire oubliée ? Ne voulut-il pas nous rappeler que, si des jours mauvais venaient à se lever pour cette génération ou celles qui viendront après elle, notre salut serait encore dans ce Cœur d'où est sorti le sang qui a sauvé le monde, comme, dans les jours sereins, notre paix et notre joie furent toujours aux pieds de sainte Anne et de la Vierge Marie ?

Son heure approchait ; et déjà le regard de la science, ou celui de l'amitié, croyait entrevoir sous des apparences trompeuses de santé, je ne sais quel symptôme fatal d'épuisement aux sources de la vie. Pourtant, Dieu voulait encore, avant de le reprendre à la terre, consoler son serviteur, en le conviant à une fête de famille. C'est à notre tête, Messieurs,

(x) *Sinite parvulos venire ad me. (Marc. x. 14.)*

escorté d'une foule immense de ses prêtres, qu'il vint se présenter aux portes rajeunies de la vieille cité de Léon, et montrer à son peuple cette autre couronne pontificale, qu'une précieuse faveur du siège apostolique venait d'ajouter à la sienne, non pas comme un accroissement de juridiction, mais comme un ornement, et comme une relique de ce beau passé dont il est permis à notre foi de regretter les richesses spirituelles. Cette ville, qui a si bien gardé l'empreinte épiscopale, sembla tout-à-coup n'avoir jamais perdu, malgré soixante ans de deuil, le souvenir et la tradition de ses pompes. C'était, comme au temps où elle régnait sur les beaux rivages de l'Armorique, la même majesté dans ses hommages, la même éloquence dans l'expression de son respect si affectueux pour ses pères en Jésus-Christ ; c'étaient jusqu'aux mêmes familles qui venaient accueillir et entourer le successeur des vieux Evêques, et témoigner comme leurs pères de la forte foi qu'aucune épreuve n'a pu altérer. Quelle vie dans cette Cathédrale, et quel coup d'œil dans ce beau chœur rendu à toutes ses gloires ! La prophétie de Jérusalem restaurée semblait s'accomplir une fois de plus : « *Exulta et lauda, habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israël?* » (y) » Lui aussi était heureux. Huit jours entiers il ne put s'arracher aux souvenirs de sa jeunesse, à ces lieux, à ce touchant accueil. Pourtant, il fallut partir ; et quand il partit, il savait qu'il ne revenait ici que pour se coucher dans sa tombe.

Cependant il reprit ses travaux avec son infatigable courage. Pendant quelques mois encore, il porta sans rien dire le fardeau du gouvernement, et cet autre fardeau de ses douleurs dont Dieu seul a bien connu l'étendue. Ah ! mes frères,

(y) Isa. xii. 6.

vivre comme il a vécu, cela se voit encore, par la grâce de Dieu, dans l'Eglise toujours jeune et féconde de Jésus-Christ ; mais mourir comme il est mort, en avez-vous vu beaucoup d'exemples ? Notre pays a conservé, je crois, plus qu'aucun autre, cette science, héréditaire aussi, de mourir en chrétien ; et pourtant, là même où est le mieux restée la foi des anciens jours avec le vieux langage, vîtes-vous souvent comme dans ce palais épiscopal, saluer de loin la mort sans changer de visage, se préparer avec l'activité la plus sereine à la recevoir, et enfin l'accueillir le sourire sur les lèvres et tant de calme dans le cœur ?

Quand il fallut, malgré son immense énergie, ployer sous le faix, et déclarer son mal, il se livra aux médecins, avec la force d'un homme et la simplicité d'un enfant. Dès le mois de mai, nous disait-il tout près de mourir, il avait reconnu, sans pouvoir s'en rendre compte, qu'une maladie terrible, organique, incurable, manifestait clairement son existence, et sa pensée fut qu'elle ne céderait pas. Cependant, il se soumit à tout, sans jamais articuler une plainte, sans le découragement que produit la faiblesse, comme sans ces espérances exagérées que donne un grand désir de vivre. « Mon mal est bien grave, » disait-il avec douceur, et je souffre beaucoup. Un moyen « n'a pas réussi ; un autre moyen réussira peut-être. Dieu « peut me rétablir, et il faut laisser faire ceux qui savent. « Et puis, » ajoutait-il avec un accent que je ne saurais rendre, « les médecins désirent tant me guérir ! » Et il est bien vrai que s'il n'avait fallu que ce que l'on appelle un miracle de la science, il vivrait encore ; vous le savez, mes frères, vous qui savez à quelles mains habiles et vraiment filiales Dieu avait confié notre cher Evêque. Mais

il fallait un miracle proprement dit, un de ces faits qui ne sont possibles qu'à la toute-puissance, et Dieu n'a pas trouvé que nous en fussions dignes.

Un jour que ses douleurs, si continuelles et si vives, avaient épuisé, non pas son angélique patience, mais les forces de son corps anéanti, il jugea que l'heure était venue de faire connaître à tous ce qu'il avait gardé jusque là pour lui seul, la certitude de sa fin prochaine. Il n'avait autour de lui que des âmes vraiment sacerdotales, et pourtant on hésitait encore, à force de désir et d'espérance, à lui proposer de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise. Ce fut lui qui prit cette initiative solennelle, simplement comme toujours, mais avec un accent de force et d'autorité, que je retrouvais trois jours après dans sa voix mourante, quand il voulut me raconter ces détails. Alors, les grandes cloches de cette Cathédrale vous annoncèrent que « le Dieu de toute consolation (z) » allait sortir de son tabernacle, et devenir le viatique de son fidèle serviteur, la nourriture du suprême voyage. Vous fûtes le cortège du Seigneur, membres si unis de sa grande famille; vous, Vénérable Chapitre, sa couronne et la force de ses conseils; et vous, prêtres de sa ville épiscopale; vous aussi, magistrats chrétiens de la cité chrétienne; vous tous enfin, foule immense de fidèles, qui alliez recevoir au nom de sept cent mille fils un dernier exemple et une dernière bénédiction. Quelles paroles vous entendites alors, et de quel spectacle vous fûtes les témoins! Cette chambre était pleine de larmes, et le digne prêtre qui venait aider encore un évêque à mourir! entrecoupait

(z) Deus totius consolationis. II. Cor. 1. 3.

de sanglots les grandes prières de l'Eglise. Lui seul était calme, et plus imposant que jamais sous ces vêtements pontificaux qu'il revêtait vivant pour la dernière fois. Il y avait à son beau front et sur son visage amaigri je ne sais quel reflet d'une seconde jeunesse, qui forçait la pensée à monter jusqu'au Ciel. Il vous parla; il parla à nous tous dans votre personne. Laissez-moi vous redire une de ses paroles, il me semble qu'elle est digne de cette chaire: « Je cherche, pour voir si j'ai quelque chose à pardonner; mais je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais été fait « d'offense » Et c'était lui qui demandait pardon! Mes frères, qu'avions-nous donc à pardonner à notre Evêque, si ce n'est peut-être d'avoir été parmi nous le représentant trop exclusif de la miséricorde infinie? Laissons, laissons cette faute, si c'en est une, au jugement de Celui dont il fut dit: « Il n'achèvera pas le roseau brisé; il « n'éteindra pas la mèche qui fume encore! (aa) »

Dieu lui donna quelques jours de plus à passer sur la terre. Il en consacra quelque chose à ses affaires temporelles, et, jusqu'à ces détails, on vit se montrer tout-à-coup une hauteur de vertu que nous n'avions pas suffisamment mesurée. On aurait dit qu'il poursuivait le travail de chaque jour, tant il était calme, attentif à tout prévoir, simple et précis dans les instructions qu'il donnait à chacun; et, quand il avait fini sa tâche de la journée, il se remettait à souffrir sans se plaindre. Et pourtant, ce testament de l'Evêque qui mourait pauvre, était un acte où, lui, qui avait poussé si loin la mansuétude

(aa) Arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet. (Math. XII. 20.)

pour les autres, il se montrait si étrangement sévère pour lui-même, que les magistrats chargés d'en faire l'ouverture n'ont pu contenir, en le lisant, un cri de surprise et d'admiration. Et ces soins pour laisser tout en ordre dans cette demeure qu'il allait quitter, savez-vous, mes frères, ce qui en était l'objet? Un jour, il pria l'un de ces prêtres, dont la vénération l'entourait de tant d'affectueuse sollicitude, d'apporter le contenu d'un tiroir dont il lui donna la clef. « Brûlez, lui dit-il, tous ces papiers. » Il effaçait la trace des services que pauvre il avait rendus à plus pauvres que lui! — Mais c'est surtout vers cette autre vie qu'il allait commencer, que se tournèrent ses regards. Nous l'avons entendu s'applaudir de ce « qu'il mourait lentement, parce qu'ainsi Dieu lui donnait le « temps de produire au moins quelques actes de pénitence. » Ses fidèles enfants, prêtres et laïcs, se succédaient auprès de sa couche. Quelle que fût la voix qui lui suggérait une sainte pensée, il remerciait avec une touchante douceur, et terminait aussitôt comme un petit enfant la prière commencée. Cette âme, dont la force avait jusqu'alors recouvert et voilé, pour ainsi dire, la tendresse, se montrait plus doucement aimante, et pour les hommes et pour Dieu, à mesure que les liens du corps étaient plus près de se rompre. — Enfin la dernière nuit vint, et le 1^{er} février, à trois heures du matin, notre Evêque rendit en paix son âme à Dieu, au milieu des prières attendries de quelques-uns de ses prêtres, qui recueillirent pour nous son dernier soupir.

Trois jours après que le douloureux message avait atteint chaque paroisse de ce diocèse, une lettre y arrivait, signée encore de lui! Quelques heures avant de quitter l'E-

glise de la terre; il voulait être le fidèle écho de l'infaillible voix qui venait de parler au monde, et inaugurer avec nous ce grand triomphe de l'Immaculée Conception, qu'il était si près d'aller célébrer avec l'Eglise du Ciel. Ainsi, deux Evêques de cette province mouraient en mettant leur troupeau sous la garde de la Vierge Immaculée; l'un à Rome, assis aux pieds de Celui qui proclamait la foi de l'Eglise; le nôtre à la place où Dieu l'avait retenu, sur sa chaire pontificale, répétant avec nous ces hommages qui sont la plus pure joie de nos jours, et qui nous donneront un nouveau courage en présence des menaces de l'avenir.

Maintenant, sainte Eglise de J.-C., fermez la tombe de notre Evêque; il est bien que son corps soit ici jusqu'au dernier jour du monde, alors que toute chair ressuscitera pour ne plus mourir. Il est bien qu'il soit couché dans cette terre qu'un Roi de Bretagne (bb) donnait à S. Corentin, pour y asseoir sa chaire épiscopale, et garder jusqu'à la fin des temps la forte foi des Bretons. Il est bien qu'il dorme sous ces dalles qui ont recouvert depuis quinze siècles la sainte poussière de tant d'illustres pontifes, donnés à l'Eglise de Dieu par nos plus vieilles familles, ou par la bure de S. Dominique et de S. François. Il est bien qu'il se repose ici, après avoir « porté le poids du jour et de la chaleur, » (cc) sous la pieuse garde de cette population si digne d'habiter une ville épiscopale, qui visitait avec tant d'amour sa couche de douleur, et connaît si bien déjà le chemin de sa tombe. Et nous, mes frères, ne ferons-nous rien pour dire à ceux qui nous suivront

(bb) Le Roi Grallon-Meur. († 405)

(cc) Pondus diei et aestus. (Matth. xx. 12.)

que cette mémoire est chère à notre foi ? N'y aura-t-il pas un monument qui rappelle cette vie si droite et si pleine, toute à Dieu, toute à l'Eglise, toute à nous ? Oui, sans doute, il faut qu'un monument s'élève, qu'il s'élève bientôt, qu'il soit digne de lui, et digne de nous. Mais quel sera-t-il, ce monument élevé par les Bretons à leur Evêque ? Il sera, mes frères, ainsi le décidera votre respect ; celui que ses mains ont commencé, que sa pauvreté a recommandé à la nôtre, et qu'il semblait caresser de son regard mourant, à mesure qu'on en plaçait une nouvelle assise. Les Tours de S. Corentin seront achevées ! Peuple si plein de foi de ce pays l'un des plus chrétiens du monde, peuple de Cornouaille et peuple de Léon, et peuple que Dieu lui donna de la famille Trécoroise ; paroisses des bords de la Manche, et paroisses des bords de l'Océan ; villes qui avez su grandir sans cesser d'être chrétiennes ; campagnes qui, grâce à lui, restez encore si fermes dans la foi ; îles de la grande-mer que son amour allait chercher au milieu de vos rochers et de vos tempêtes ; vous êtes dignes de comprendre son dernier vœu, et d'achever cette couronne qu'il voulut placer au front de son épouse ! Chacun de nous viendra lui porter encore avec joie son obole ; et quand, avec le *sou de Saint-Corentin*, les fils auront exécuté le testament de leur père, la croix qu'il a si bien gardée, nous gardera du haut de ces tours, et nous écrirons sur leurs bases de granit : UN EVÊQUE (dd) ET LA FOI DES BRETONS NOUS COMMENCÈRENT AU QUINZIÈME SIÈCLE ; UN EVÊQUE ET LA FOI DES BRETONS NOUS ACHEVÈRENT AU DIX-NEUVIÈME.

(dd) M. de Rosmadec, en 1424.